

LA DÉTRESSE DES ROSES

JACK JAKOLI

"La plus singulière des nouvelles voix du polar."
HENRI LEVENBRUCK

J'AI
LU

Né en 1980, Jack Jakoli est enquêteur à la police fédérale en Belgique. Après plusieurs années passées dans les sections antibanditisme et antiterroriste, il travaille maintenant à la criminelle. Récemment, inspiré par son quotidien, il s'est lancé dans l'écriture. Sa première publication, une nouvelle intitulée « Puniton », a rencontré un joli succès. *Entre le paradis et l'enfer* est son premier roman, initialement paru chez IFS/Phénix noir sous le titre *La Catabase*, est également disponible aux Éditions J'ai lu.

La Détresse des Roses

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Entre le paradis et l'enfer

JACK JAKOLI

La Déesse des Roses



© Hugo Thriller, département de Hugo Publishing, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la détresse des victimes.

*Aux membres des sections homicides
d'hier, d'aujourd'hui et de demain ;
pour leur travail au plus proche
de l'effroi.*

« Les monstres sont réels,
les fantômes aussi.
Ils vivent en nous et parfois,
ils gagnent. »

Stephen KING

Chère lectrice, cher lecteur,

À bien des égards, ma position d'enquêteur au sein de la section homicides de la police judiciaire fédérale en Belgique ne semble apporter que des avantages lorsque l'on écrit un polar. Étant aux premières loges pour affronter la surprenante capacité des êtres humains à commettre le pire, je serais bien le dernier à m'interroger sur la crédibilité d'une enquête, la réaction des auteurs ou des victimes ainsi que sur le résultat de leur incroyable alchimie.

Toutefois, le revers de la médaille, le prix à payer de cette facilité, peut se définir en deux points.

Le premier est ce que l'on appelle le devoir de réserve. Celui-ci m'empêche de décrire avec exactitude le développement de faits non encore jugés. Néanmoins, pour pouvoir en faire état dans ce livre, je me suis assuré que certains détails sordides avaient déjà été relayés par la presse

et/ou étaient toujours libres d'accès sur les différents médias à notre disposition aujourd'hui.

Le second fait référence à la détresse des familles. Ce sont les victimes collatérales d'un homicide. Des hommes, des femmes, des mères, des frères, des enfants qui attendent des réponses et des éclaircissements qu'on ne peut pas toujours fournir. Cette détresse, cette tristesse, il m'est impossible d'y être insensible.

Et c'est spécialement ce dernier point qui m'a fait opérer un demi-tour drastique quant aux repères de lieux et de temps au moment d'écrire ce livre. Parce que bien que l'histoire qui suit soit romancée et même si des années se sont écoulées depuis les véritables faits, je ne me voyais pas faire revivre ces atrocités en les décrivant avec trop de précisions.

J'ai donc pris exemple sur Stephen King lorsqu'il écrivait *Ça*, et plus particulièrement la scène où Georgie se fait happer et dévorer par Grippe-sou. Le meurtre d'un enfant dans des circonstances proches de celles de son récit l'a en effet poussé à inventer une ville et à imaginer des rues, des lieux et des personnages hors de tout contexte réel.

Raison pour laquelle je vous invite ici à Montiry. Un lieu qui n'apparaît sur aucune carte. Alors prenez une bonne inspiration et immergez-vous dans cette ville pour y découvrir certaines vérités cachées. Ce qui s'y déroule fait écho à des faits divers qui, dans mon pays ou dans d'autres, ont tourmenté bien des gens, ont causé et causent encore bien des souffrances.

Pour ma part, j'estime que l'objectif principal d'un roman est avant tout de distraire le lecteur. L'extraire de son ordinaire pour lui faire vivre des événements extraordinaires à travers les yeux des personnages. Je vous souhaite donc un bon moment de lecture.

Jack JAKOLI

En musique

Tout au long de cette histoire, vous trouverez des références musicales.

Libre à vous d'en profiter au moment de la lecture afin de vous immerger d'autant plus dans l'ambiance de l'instant.

Pour ce faire, j'ai créé une playlist sur différentes plateformes, dont vous trouverez les liens sur ma page internet officielle www.jackjakoli.com.

Prologue

De nos jours

*Siège de la police judiciaire fédérale de Montiry
(Belgique)*

— Après ça, il y avait du sang tout rouge partout et ma maman ne bougeait plus. Moi, je pleurais parce que j'avais peur et que j'étais triste et ma maman, elle vient toujours quand je pleure, mais là, elle ne bougeait plus.

— Je comprends.

L'enfant jouait avec l'une des poupées réservées aux auditions de mineurs. Assise à côté d'elle, la flic en civil attendit en silence qu'elle poursuive son récit.

— C'est de ma faute ? demanda la petite en laissant tomber la poupée. Si je n'avais pas dit pour son zizi, il n'y aurait rien eu.

— Non, ma grande, tu n'y es pour rien. C'est uniquement de la faute du monsieur.

Stéphane cliqua sur la croix dans l'angle supérieur droit de l'écran pour mettre fin au visionnage du film de l'audition.

— Voilà, dit-il, ça, c'est vu. Alors...

À l'aide de la souris, il choisit un autre fichier et l'ouvrit. Le moniteur se para d'une multitude de petits encadrés miniatures qu'il sélectionna avant de lancer l'application *Photos*.

Une boucherie.

Ce fut la première chose qui frappa Danny Cox en examinant les photographies de la scène de crime. Des images qui trouveraient facilement leur place dans n'importe quel bon dictionnaire sous l'expression populaire : saigner comme un porc.

D'une simple pression de l'index sur les touches directionnelles du clavier, Cox fit défiler les clichés digitaux à l'écran. Ceux que le laboratoire scientifique avait pris lors de la descente. Un zoom de temps en temps lui présentait les plaies occasionnées par un couteau de cuisine, en grande majorité dans le dos de la victime, une belle jeune femme tout juste trentenaire.

— Mon Dieu.

Stéphane se mit à rire.

— Je pense qu'il n'en a rien à faire, ricana-t-il. Laisser une fillette assister au meurtre de sa mère... Enfin bref. On tient ce fumier, c'est déjà ça.

— Et lui ? Sa version ?

— Qu'elle a pété les plombs et qu'elle a voulu le planter. Qu'ensuite, il a réussi à lui reprendre le couteau et qu'enfin, il s'est défendu. Continue, un peu plus loin tu trouveras une photo de ses lésions de défense.

Cox avança jusqu'à ce que s'affiche la main gauche de l'homme, dont la paume dévoilait deux entailles peu profondes et presque parallèles.

— Alors ? interrogea Marc. Ce sont des plaies de défense ?

Avec son chef de section posté dans son dos, le nouveau venu au sein de la section homicides se doutait que la présentation de ce dossier se transformerait vite en test.

— Il est gaucher ou droitier ? demanda-t-il à Stéphane, surnommé « Scut » au sein de l'équipe.

— Droitier, coupa Marc.

Le jeune enquêteur mima alors différentes manières de se saisir d'un couteau jusqu'à ce que son visage s'illumine.

— Il s'est entaillé lui-même ?

— C'est une question ? fit Marc.

— C'est ce que je pense, en tout cas. S'il avait attrapé la lame à main nue et en pleine bagarre, ce serait plus profond.

— Même constat pour nous, opina Scut. C'est bien vu.

Le commissaire Goegebeur tapa sur l'épaule du jeune homme.

— Viens dans mon bureau.

Cox se leva, fit un clin d'œil à son collègue et suivit son nouveau chef. Au moment où il atteignit l'encablure de la porte, Scut l'interpella.

— Hey, murmura-t-il, sans déconner, tu ne trouves pas que le coach ressemble à Benoît Poelvoorde ?

Assimilant cette réflexion tout en marchant vers le bureau du patron, Danny fronçait les sourcils

tant il ne comprenait pas où son collègue voulait en venir ; mais lorsqu'il vit Marc assis derrière ses deux écrans, il ne put empêcher un rictus de se former.

C'est vrai qu'il lui ressemble, se dit-il. Les mêmes traits, la même énergie et parfois, la même intonation de voix.

— Assieds-toi, ordonna Marc en basculant sur sa chaise ergonomique et en croisant les bras au-dessus de sa tête. Tu l'as sans doute remarqué et je l'assume, je suis un fou.

Danny pouffa tandis que le coach acquiesçait.

— Tu peux rire. Quelques-uns ici n'apprécient pas ma façon de faire et d'autres ma façon de diriger, mais tout le monde s'accorde pour dire que s'il arrivait malheur à un proche, je serais la première personne à qui on confierait l'enquête.

Cox hocha la tête.

— C'est précisément ce qu'on m'a dit de toi lorsque j'ai postulé.

— Nous sommes d'accord. Bon, tu n'es pas un débutant niveau enquête et tu as déjà apporté ton aide aux autres, mais tu dois encore faire tes preuves avec ton propre dossier. Tu vas donc reprendre celui-ci, dit-il en tendant un classeur. C'est une affaire qui est restée un peu sur le côté parce que la juge n'en veut pas. Et quand un juge ne veut pas d'un dossier, c'est clairement la merde. Selon elle, on n'arriverait à rien. À toi de lui prouver le contraire.

— À Bruxelles, quand un juge ne voulait pas d'un dossier, on le foutait au bac et on passait au suivant.

— Dans ton ancienne section peut-être, mais c'est la Crim ici. Les familles ont toujours besoin de réponses et attendent qu'on fasse le job à fond.

— C'est quoi au juste, ce dossier ? répondit Danny en se rendant compte de sa bévue.

— Une histoire de cul, fit Marc en se redressant. Une femme sort avec un mec qui lui cache une autre liaison. Notre suspecte lui rend une visite surprise et tombe sur l'autre bonne femme. Une dispute éclate. Notre cliente quitte les lieux au volant de sa voiture tandis que sa rivale rejoint la sienne à pied. Devine qui se fait écraser par « accident » ? Je veux démontrer l'intention d'homicide.

— Ok, lança Danny en se levant, je m'y plonge.

— Attends un instant, il paraît que tu écris des livres ?

L'enquêteur gonfla le torse.

— Absolument ! Deux, jusqu'ici.

— Et ça marche bien ?

— Pour un début, je n'ai pas à me plaindre.

— Pour un début ? Attends, on va se mettre d'accord. Sache que je n'aime pas trop que mes hommes aient un boulot à côté, asséna Marc. Il faut savoir ce que l'on veut, soit tu es un flic, soit tu es un écrivain.

Danny grimaça.

— Tu peux me rappeler pourquoi on t'appelle « Coach » ? répliqua-t-il alors.

— Quand je dis que je n'aime pas, ça ne veut pas dire que je parle de moi. En plus, ça fait des années que je ne suis plus entraîneur.

— Tu sais, nargua Danny, peu d'écrivains vivent de leur plume, mais peut-être qu'un jour je

percerai. Et à ce moment-là, j'écrirai un bouquin avec toi en personnage principal et on en tirera un film où Poelvoorde jouera ton rôle ! Bonne idée, non ?

Bien qu'il fût de son mieux pour rester de marbre, les yeux du commissaire trahirent son envie de sourire.

— Mets plutôt celle-là au trou, dit-il en pointant du doigt le classeur qu'emportait Danny.

Cox opina, sortit dans le couloir et bifurqua immédiatement sur sa gauche pour entrer dans le bureau qu'il partageait avec Arthur, son mentor du moment. Ce dernier profitait de sa pause pour avaler un sandwich et finir une grille de mots croisés. Une gymnastique intellectuelle dont il était friand. Il regarda son jeune collègue prendre place derrière son PC portable et commencer la lecture du dossier dont il avait maintenant la charge.

— Un nouveau meurtre ? interrogea-t-il.

— Pas du tout, fit Danny sans relever les yeux. Le coach veut que je me fasse les dents avec une affaire qui traîne.

Arthur remarqua la tronche défaite de son coéquipier. Ce qui était rare, du peu qu'il le connaissait.

— Ça a l'air de te mettre de bonne humeur, tenta-t-il pour en savoir plus.

— Ce n'est pas ce dossier, c'est juste que Marc me prend déjà la tête avec mes bouquins.

Devant le long soupir que Danny fit résonner entre les cloisons de leur bureau, Arthur se leva et ferma la porte. Il regagna son siège, attira de la main l'attention de son collègue et chuchota.

— Tu devrais écrire sur le « Boucher ».

— Le Boucher ? Tu veux dire...

— Oui, coupa Arthur, cette affaire-là. Je n'en avais pas la charge, dit-il, mais j'ai travaillé dessus durant des années.

— C'est vrai ? s'enflamma Danny. Vas-y, raconte ! Mais quelque chose qu'on ne trouve pas dans la presse.

Arthur étouffa un rire espiègle.

— Crois-moi, la presse est très loin du compte. Cette histoire est tout aussi morbide que fascinante. Mais que les choses soient bien claires, ajouta-t-il en levant un doigt qui se voulait menaçant, ça ne vient pas de moi. On est d'accord ?

— Tu as ma parole, assura Danny, et tu seras le premier à lire le résultat.

— Je l'espère bien ! En revanche, bonne chance pour faire mieux que la réalité.

1

6 janvier 1996
Montiry (Belgique)

Découper sa chair l'enivrait.

Un ressenti aux antipodes de ce qu'il avait imaginé pour cette conclusion imprévue, conséquence d'un rendez-vous décevant. Qu'elle ait menti sur la marchandise l'avait rendu fou et contraint à sustenter par lui-même ses besoins.

Depuis, tout n'était qu'une suite de découvertes plus agréables les unes que les autres. Le passage à l'acte avait transformé et fait évoluer en quelque chose de plus profond, de plus sensible, ce qui n'était au départ qu'une simple rencontre organisée pour assouvir ses fantasmes. Il y réfléchissait déjà depuis quelque temps et en trouvait enfin la force. Mais pour l'heure, il étudiait, apprenait.

Cela faisait maintenant deux jours qu'il avait franchi le pas et deux jours qu'il profitait d'elle dans la discrétion accordée par la villa de ses parents.

Implantée au milieu de plusieurs bâtisses du même type, quoique plus modeste que les autres, leur maison trônait le long d'un chemin récemment asphalté, guère fréquenté, et délimitant la zone résidentielle d'un bois qui leur était pratiquement réservé. Des décennies de quiétude avaient encouragé la plupart des propriétaires à préférer planter de simples haies ou des arbustes persistants, davantage destinés à préserver leur intimité qu'à protéger leurs biens, à l'installation d'une barrière ou d'une clôture. L'absence d'éclairage public achevait de lui accorder la tranquillité nécessaire à ce qu'il se devait d'accomplir.

Afin de faire croire à son absence, il avait stationné sa voiture dans une rue adjacente, en pleine nuit, juste après avoir amené sa rose sauvage et l'avoir placée sur le fauteuil inclinable de son père. Durant ces deux derniers jours, il avait également pris soin de n'éclairer aucune pièce donnant sur l'extérieur.

Heureusement pour lui, craignant une balle perdue lors d'une partie de chasse, ses parents avaient dessiné leur maison de manière à ne présenter qu'un large mur en façade. Seul le garage y trouvait une petite place, accessible depuis la rue par une cour revêtue d'un mélange de graviers blancs.

C'est dans cette dernière pièce qu'il avait choisi d'opérer. Spacieuse, facile à nettoyer et fermée depuis peu par une nouvelle porte en bois lourde et robuste. L'ancienne, faite de tôles métalliques, avait été facilement arrachée lors d'une tentative de vol. À croire que la sérénité d'un environnement

éloigné incitait parfois aux visites impromptues. L'incident l'avait rendu méfiant.

N'importe quelle nuit, mais pas celle-ci, s'était-il dit.

Dans le but de rendre le plus agréable possible ce qu'il pensait être à l'origine une besogne, il avait installé son lecteur de CD dans le garage.

Un rictus tout d'abord satisfait puis cruel s'était affiché sur son visage lorsque « Secret Garden » de Bruce Springsteen avait débuté.

Et il y était enfin. Contre toute attente, ses émotions oscillaient entre le stress d'être interrompu et l'extase de la découpe.

En se rompant, les fibres émettaient un son à la fois léger et assez net pour briser la douceur de cette chanson qui parlait de ces femmes qu'il aimait tout en les détestant ; ces femmes dont les faciès et les formes n'étaient que le reflet éphémère de celle qui lui manquait tant. De temps à autre, son mouvement rencontrait une résistance qui l'obligeait à forcer. Loin d'être désagréable ou déconcertant comme il l'aurait imaginé, cet effort supplémentaire augmentait son excitation. Elle semblait lui résister encore et lui offrait une nouvelle fois l'occasion de la dominer, centimètre par centimètre.

Lorsque l'outil atteignit l'os, sa main trembla. Il y était presque et il s'enthousiasma.

Son premier membre.

Sa première jambe.

Cette portion lui sembla plus aisée. Les dents, conçues précisément pour cela, glissaient sans retenue.

Affublé maintenant d'un large sourire, il savourait.

Soudain, un bruit vint l'interrompre.

Qu'est-ce que c'est ?

Quelqu'un dans l'allée ?

Il s'arrêta de découper, le temps de se mettre en apnée, à l'affût de tout indice provenant d'un extérieur qu'il n'avait pas exploré depuis quarante-huit heures.

Plus rien.

Probablement ton imagination.

Personne ne sait que tu es là, alors arrête de stresser.

Profite.

Il reprit sa respiration et, à la recherche de sa première entaille, enfonça à nouveau la lame dans la chair. Il tâtonna à maintes reprises sans la retrouver et pesta contre lui-même avant d'en entamer une autre.

— Ça ne sera pas parfait ! râla-t-il.

Calme-toi. Tu n'y es pour rien.

C'est cette maison qui ne va pas.

C'est la faute des vieux.

Il faudra te trouver un endroit tranquille, loin d'eux.

Tu verras, tu feras mieux la prochaine fois.

2

21 janvier 1996

Ostrevent (Nord de la France)

— Ferme-la ! T'as compris ? Ferme-la ou je te tue !

La vague de froid du mois de décembre avait lentement cédé la place à une météo plus clémente. Les quelques degrés supplémentaires offraient l'occasion à une partie des résidents de se réapproprier la voie publique et tout ce qui s'y apparentait. Ce jour-là, malgré un ciel qui arborait encore une large couche nuageuse, un rai de soleil chaud venait, ci et là, lécher le sol de cette petite commune rurale où se mélangeaient parfaitement la verdure, le bitume et l'eau, grâce au Flumen, un fleuve navigable qui traversait la région de part en part. Un cours d'eau de la compétence territoriale de la gendarmerie d'Ostrevent qui, il y a quelques mois, s'était vue renforcée par deux jeunes recrues, Yvan Beaulac et Olivier Belenger.

Des arrivées résignées, et pour cause : à l'instar de leurs collègues de formation, les deux gendarmes avaient espéré une région plus chaude, dans les deux sens du terme. Toutefois, au prononcé de leurs résultats frôlant les minima requis, ils héritèrent des dernières affectations disponibles.

Ce dimanche matin, après une longue patrouille stérile entre les zones vertes et boueuses de leur territoire, ils s'étaient entendus pour retourner à la brigade et y prendre un café tout en tapant le carton. Une intention avortée par Patrick et Sandrine, un couple de pêcheurs, sur le point de s'entretuer derrière la rambarde de l'un des quais bordant le Flumen.

Un peu plus tôt, le passage d'une péniche, ou plus exactement de sa batelière, avait attiré le regard de Patrick. Une beauté telle qu'il en oublia la jalousie de Sandrine, sa moitié depuis plus de vingt-trois ans et qui l'accompagnait dans ses moindres lubies. Devenu pêcheur amateur, le couple avait souscrit au cliché des bouteilles de blanc que l'on immergeait pour en garder la fraîcheur. Une pour l'apéro, chips et saucissons, et une autre pour le jambon-beurre de midi. Pas une mauvaise idée en soi, sauf quand l'air remplace trop rapidement le liquide.

Lorsqu'elle avait vu les yeux écarquillés et gourmands de son époux suivre cette blonde pourtant inaccessible, Sandrine avait lancé les hostilités en lui giflant l'arrière du crâne. Patrick, qui portait toujours un bonnet depuis qu'il avait perdu ses cheveux, n'avait ressenti qu'une immense

humiliation. Une dispute avait alors éclaté, qui était allée rapidement crescendo, au point où les heurts éméchés n'avaient plus rien à envier à une bagarre de cour de récré.

Alertés par un joggeur dont le parcours habituel longeait le fleuve, les gendarmes avaient modifié leur plan et s'étaient empressés de s'interposer.

À véritablement parler, Beaulac calmait la situation à lui tout seul, aidé par ses longs bras. Dès son arrivée sur place, le gendarme, athlétique et élancé, s'était intercalé entre les époux. Une main serrant chaque col, il étirait ses membres pour leur octroyer trois bons mètres de répit.

Pendant ce temps, sachant qu'Yvan se débrouillait très bien sans lui, Olivier libéra le sportif de son devoir civique. Il nota son identité avant de rejoindre les tourtereaux aux prises avec son collègue.

— Bon alors, dit Belenger en plongeant ses yeux clairs dans ceux de Sandrine, vous me racontez ?

— C'est elle ! intervint Patrick, forçant ainsi Yvan Beaulac à tourner la tête pour échapper à son haleine avinée. Cette grognasse est une putain de furie !

— Mais ferme ta boîte à merde ! hurla-t-elle à son tour de sa voix rauque et cassée. Je vais te tuer !

— C'est sûr qu'il pue, glissa Yvan.

— Et encore ! Vous ne couchez pas avec ! Je peux vous dire qu'il y a souvent du fromage dans la gouttière !

Les forces de l'ordre ne purent se retenir et leurs gloussements devinrent des rires aux éclats. Une humiliation de plus pour Patrick qui ne le supporta pas.

— Je vais t'étrangler, salope !

— Essaie et je t'arrache les couilles !

Les époux tentèrent de se rapprocher pour mettre à exécution leurs menaces. En réponse, Beaulac plia les coudes pour les déséquilibrer et les repoussa d'un coup sec. L'alcool aidant, les deux parties se retrouvèrent au sol.

— Hey ! vociféra Sandrine dont les fesses rembourrées avaient amorti le choc. Touche pas à m'n homme, toi !

Le coup classique.

Poivrots et flics se lancèrent alors dans une joute sans queue ni tête. L'inexpérience des uns et l'ivresse des autres n'arrangeaient rien.

Et comme pour amplifier le surréalisme de la situation, entre deux tentatives d'empoignades, Olivier remarqua la présence du joggeur, les lèvres pincées, un doigt pointé vers le ciel, tel un gamin timide demandant la permission de parler.

— Quoi ? lui hurla-t-il. On n'a pas l'air assez occupés ?

L'homme s'avança.

— J'ai trouvé une femme, dit-il d'une voix tremblante. Enfin, un morceau de femme.

3

Le pouvoir des mots.

Un morceau de femme.

Les deux tandems se lâchèrent instantanément.

Olivier fixa le joggeur. Il avait l'air sérieux, voire effrayé. Ils devaient régler ce différend au plus vite.

Il décida alors de jouer la corde sensible avec le couple éméché.

— On va arrêter les conneries. Vous avez entendu ce qu'il a dit ? Vous comprenez qu'on a vraiment autre chose à foutre ? Alors, soit on vous colle toute la journée en dégrisement, soit vous vous calmez et vous rentrez chez vous. Je vous écoute, qu'est-ce qu'on fait ?

Sandrine et Patrick se regardèrent, à croire qu'ils devaient se consulter pour prendre la bonne décision. Olivier enchaîna avec la seconde phase de son plan.

— Vous vous aimez ou pas ?

Patrick céda le premier, des larmes perlèrent le long de ses joues. Celles de Sandrine suivirent. Tant bien que mal, elle se tourna vers son époux.

— Mais oui que je l'aime, dit-elle.

— Moi avec, fit Patrick.

— Gendarmes, dit-elle, vous pouvez partir.

On va se calmer. En plus, on a une bouteille à finir.

— Oui, et peut-être qu'on aura un poisson.

Yvan agrippa son collègue.

— On ne va quand même pas les laisser là ? murmura-t-il.

— Tu veux qu'on fasse quoi ? lui opposa Olivier.

On a probablement le cadavre d'une femme un peu plus loin, c'est plus important, non ?

— On n'a qu'à appeler du renfort.

— Et passer pour des guignols parce qu'on n'arrive pas à régler une dispute entre alcoolos dans ce bled paumé ? Je ne préfère pas. Au pire, ils tombent à la flotte et ça les réveillera. Tiens, dit-il en les désignant de la main, regarde-les !

Le couple était en train de se rouler un patin comme on n'en voit qu'au cinéma.

— Voilà, comme d'hab, ils s'aiment, ils vont tirer un coup et tout ira pour le mieux. Nous, on va voir si M. Je-me-mêle-de-tout dit vrai.

Olivier fit signe au joggeur d'embarquer avec eux.

Yvan, qui gardait une certaine rancœur après avoir dû en venir aux mains, ne put s'empêcher d'interpeller une dernière fois le couple.

— Si on revient, je vous colle au cachot sans discussion.

Sandrine, encore sous l'emprise de la boisson et de l'émotion, se tourna vers lui.

— Ouais, dit-elle en fouettant l'air de la main pour lui dire de dégager, c'est ça, le jeunot. Allez, va jouer avec ton morceau de viande.

Yvan fit mine d'avancer vers eux, mais Olivier le rattrapa. Il désigna le malheureux témoin à l'arrière de leur véhicule de service. Blanc comme un linge, le regard rivé au plancher, il les attendait. Quoique toujours agacé, Yvan abdiqua.

Les gendarmes montèrent à leur tour.

Guidée par l'infortuné joggeur, toutes sirènes hurlantes, la camionnette aux couleurs de la Gendarmerie nationale roulait à tombeau ouvert. Le visage des occupants restait crispé, égaré entre excitation et inquiétude. Pourquoi ici ? Pourquoi aujourd'hui ? En somme, pourquoi cela devait-il tomber sur eux ? Ensemble, ils cumulaient à peine quatre mois de terrain. Partagés entre *Enfin, il se passe quelque chose !* et *Comment va-t-on gérer ça ?*, les deux hommes respectaient le silence funeste de l'habitacle.

Lorsqu'ils arrivèrent au bout du sentier débouchant sur le fleuve, Yvan stoppa le combi devant une barrière empêchant tout véhicule à moteur de circuler le long du chemin de halage.

Les gendarmes descendirent. Le témoin avait précisé que la « chose » se trouvait dans le prolongement de cette voie d'accès. Entre le bout de la berge et l'eau.

Il n'avait pas menti.

Yvan la vit le premier.

Surpris, il sentit une vague nauséuse le submerger et tourna la tête un instant pour marquer son dégoût. Il eut juste le temps d'apercevoir son collègue s'avancer à son tour. Olivier se pencha, fouilla un instant la berge du regard, trouva ce qu'il cherchait et finit par imiter son ami.

— La vache ! balbutia-t-il en prenant une grande inspiration. C'est quoi ce délire ?

Le premier choc passé, Yvan s'approcha à nouveau. Il examina un peu mieux ce qui se trouvait en contrebas, à demi immergé, à un mètre cinquante de lui.

Le bassin d'un être humain.

Rien d'autre.

Il fit quelques enjambées sur le côté pour changer d'angle. Aucun doute possible, il s'agissait bien d'un morceau de corps, dévoilant toute l'intimité d'une femme.

Le passage d'une péniche fit tanguer le bassin, qui manqua de s'aventurer entièrement dans l'eau.

D'un signe de tête, les gendarmes s'accordèrent pour descendre. Les chaussures à moitié enfoncées dans un mélange d'eau vaseuse et de boue, ils adoptèrent l'attitude d'un animal considérant un objet encore inconnu et inquiétant. Le morceau présentait, au niveau de l'aine et du tronc, des disques de chair putréfiée dont chaque centre laissait apparaître un os.

— Ce n'est pas un accident, constata Yvan.

— Non, enchaîna Olivier, on dirait que les jambes et le haut du corps ont été sectionnés.

Tous deux restèrent prostrés devant la dépouille, l'air hébété et les yeux écarquillés.

— Je peux appeler du renfort maintenant ? demanda Yvan en sortant de sa torpeur.

La bouche entrouverte, Olivier acquiesça.

22 janvier 1996

D'un mouvement circulaire, lent et régulier, Guillaume Garrot se massait les tempes. L'ancien tireur d'élite souffrait au quotidien de maux de tête, souvenirs d'un front qui depuis martelait le sien. Calé au fond du vestiaire, il fixait le bas de la porte en bois d'où s'échappait un fin filet de lumière lactescente. Pour y avoir pratiqué son art à de nombreuses reprises, il appréhendait ce qui l'attendait de l'autre côté. Une pièce froide, dont le sol et les murs étaient couverts d'un carrelage clair et brillant ne reflétant que trop bien la lumière vive et blafarde propulsée par deux rangées de néons suspendus au faux plafond de lambris blanc. Un choix de matériaux et une absence de couleur que méprisait Garrot. Les yeux déjà plissés par les lacérations de son cerveau, il savait que l'éclairage ne lui offrirait aucun refuge. Voyant l'heure fatidique approcher,

il avala un gramme de paracétamol avec un fond d'eau et quitta sa chaise.

Lorsqu'il pénétra dans la pièce, il fut surpris d'y trouver autant de spectateurs entassés autour de la grande table métallique. Certains impatients le dévisagèrent, d'autres déglutirent, probablement en se disant que le moment était venu. Guillaume s'empressa de passer un tablier propre qu'il noua dans son dos et retroussa ensuite les manches de sa chemise en terminant par le bras gauche. À la manière d'un rituel, il appuyait son regard sur les cicatrices joignant le coude à son poignet et comme à chaque fois, il revoyait ce chien lancé à sa poursuite dont il avait ôté la vie au combat. Son avant-bras offert en sacrifice à la gueule avide et puissante lui avait permis de manier sa lame aiguisée pour pénétrer la chair comme du beurre. L'un des rares souvenirs de guerre qui lui procuraient encore des remords, bien au-delà des crânes qui se fendaient en deux, résultats d'un tir parfait.

Dès son retour en France, il avait mis un terme à sa carrière militaire pour terminer ses études de médecine. Devenir légiste, c'était cela qui le bottait, et ce, bien avant d'être déployé sur site. Il en revint avec une bonne expérience des cadavres en tout genre et comme il n'hésitait jamais à trancher là où il le fallait, il obtint aisément son diplôme. Toutefois, c'était la première fois qu'il avait sur sa table un sac mortuaire de cette taille.

Sans même saluer les personnes présentes, il enfila une paire de gants en latex et dézippa la housse. Emmanuel Maizeret, son assistant depuis

plus de deux ans, vint l'aider à soulever ce qu'il restait, à première vue, d'une femme d'âge mûr. Guillaume déposa le bassin sur la plaque perforée, le bas du ventre vers le plafond.

— Vous prenez des photos ? questionna Garrot.

Le maréchal des logis-chef Denoël acquiesça puis s'avança vers la dépouille. Il porta à son œil le viseur optique de l'unique appareil de la brigade. Un Canon Eos 5000 flambant neuf. *Le premier qui aurait l'audace de l'amocher finirait sa carrière dans le coin le plus pourri de France, parole de commandant*, avait prévenu ce dernier. Le flash s'actionna à deux reprises, ce qui étonna l'assistant.

— C'est OK pour vous ? demanda Emmanuel.

— Oui, balbutia le gendarme, désolé, je ne connais pas encore bien cet appareil.

Les deux légistes scrutèrent les reliquats de peau sur la face ventrale où ils remarquèrent une petite cicatrice près des organes génitaux. Ils retournèrent ensuite le morceau de cadavre comme le ferait un boucher avec une carcasse prête à être détaillée, tandis que Denoël immortalisait une à une chaque face exposée.

Les médecins se munirent alors de pinces, Garrot ajouta un scalpel dans sa main droite.

— Nous allons procéder par ordre, dit-il, et débiter par les organes génitaux.

Ils écartèrent les lèvres afin d'y déceler une quelconque trace de violence, voire de pénétration récente. Du moins, sur ce qu'ils pouvaient voir, parce qu'emportée avec le reste du tronc au niveau du fessier, une partie de l'utérus manquait.

Une première pour eux.

Manié avec dextérité, le scalpel tranchait différents lambeaux de tissu pour y voir plus clair. Pour comprendre et pour trouver, lors d'une séance d'autant plus éprouvante qu'elle requérait autant de concentration que de technique.

À chaque fois qu'on lui posait la question en soirée ou lors d'un rendez-vous galant, Guillaume répondait que le meilleur moyen de connaître l'odeur d'un cadavre en putréfaction était de placer un morceau de viande dans une boîte hermétique, de le laisser au soleil un jour ou deux, puis d'ouvrir délicatement le couvercle tout en snifant un bon coup. *Et encore*, ajoutait-il, *il faudrait multiplier le résultat en fonction du poids*. Dans le cas présent, après autant de temps dans l'eau, les viscères en offrande à la faune, il fallait bien avouer que cela puait, et pas qu'un peu.

À chaque étape, à la manière d'un métronome, le légiste exposait ses constatations pour tenter d'orienter l'enquête ; mais un dépeçage impliquait une absence de matière et par conséquent, un manque d'informations quant à l'identité de la victime, et plus encore celle de l'auteur.

Après plus d'une heure de recherches, Garrot déposa ses instruments et se tourna vers les enquêteurs.

— Pour savoir comment on l'a dépecée, dit-il, et surtout avec quoi, le mieux, c'est de désosser. Enfin, pardon, reprit-il en voyant l'embarras dans le regard de certains, c'est d'ôter l'ensemble des tissus mous dans le but d'analyser les stries laissées par l'instrument utilisé pour couper les os.

Tous les regards se dirigèrent vers le procureur, qui marqua son accord de la tête.

— Très bien, poursuivit le légiste, je vais envoyer tout ça à l'IRCGN¹. Notez bien que ces gars ont beaucoup de boulot, il faudra être patient pour avoir les résultats. Quoi qu'il en soit, dit-il en montrant la porte, pour l'heure, vous pouvez attendre à côté, le temps qu'on remballe les restes.

La pièce attenante à la salle d'autopsie n'avait rien à lui envier. À croire que l'architecte avait dessiné un énorme rectangle que le propriétaire avait fini par cloisonner en deux parties égales. La preuve en était qu'un seul interrupteur était destiné aux deux locaux.

Beaucoup s'étaient libérés de l'interdiction de fumer en présence de la dépouille, un impératif non négociable du légiste. Une expression de dégoût marqua le visage de ce dernier lorsqu'il s'aventura dans le voile gris-bleu stagnant juste en dessous du plafond, non plus blanc comme dans la salle d'examen, mais jauni au fil des années par cette vilaine habitude. À travers les rats de bureau et les curieux, il tenta de repérer l'adjudant Marius Millox, de la Brigade de recherches d'Ostrevent. Un intervenant régulier avec qui il avait sympathisé. Connaissant le bonhomme, Marius avait dû se dégoter une chaise pour pouvoir y croiser les jambes et réfléchir à la suite de l'enquête.

1. Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale (France).

Garrot avait vu juste. Il le rejoignit et prit place à ses côtés.

— T'en penses quoi ? lança immédiatement l'adjutant.

— À moins qu'un os ne présente une lésion spécifique et traitée à l'hôpital, on ne trouvera rien de plus pour l'identification.

Millox décroisa les jambes et se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— Combien de temps dans l'eau ? demanda-t-il.

— Très difficile à dire. Il a fait froid, en cette période la faune est plus calme, je dirais deux semaines. Peut-être plus. Vous avez des disparitions dans le coin ?

— Aucune.

La tête maintenant enfouie entre ses mains, l'adjutant grattait son crâne dégarni. Une caractéristique qu'il partageait avec le légiste. Ce dernier continua.

— Tu as déjà vu un truc de ce genre ?

— Jamais, souffla-t-il, il faut être complètement dingue pour faire un truc pareil. Je veux dire, un type bute sa femme, après je ne sais pas, il l'enterre, il coule une nouvelle chape de béton chez lui ou il la jette à la flotte comme ici, au pire, il coupe sa tête et ses mains pour l'identif'. Mais un bassin... Pourquoi se faire chier à découper un putain de bassin ? Les entrailles, la vessie, la merde de l'intestin... T'imagines l'odeur ?

Bien que la question n'en fût pas une, Garrot prenait l'exacte mesure de ce que Millox disait

en se remémorant un autre fait de guerre, non regretté celui-ci.

— Il ne savait peut-être pas ce qu'il faisait, dit Guillaume en haussant les épaules.

— Le plus emmerdant, c'est que sans savoir qui est la victime, bonne chance pour trouver celui ou celle qui a fait ça. Et si ça se trouve, il y a encore des morceaux qui se baladent. Je te parie que demain, un clébard va ramener un beau nonosse à sa maîtresse.

Un rire malvenu, inapproprié et hors contexte éclata dans la pièce tandis que les autres discussions se focalisaient sur la procédure, les indices et les frais de justice ; la fin de la tirade énervée de l'adjudant avait rendu le sourire à Guillaume qui lui donna un coup d'épaule.

— Hey, tu peux éliminer de ta liste Jack l'Éventreur, Freddy Kruger et ce foutu grand blanc dans les *Dents de la mer*. Trois pistes liquidées, c'est déjà pas mal comme avancée, non ?

Marius le regarda du coin de l'œil et pouffa à son tour en secouant la tête.

— Blague à part, reprit le légiste, il faut aussi envisager que la victime ne soit même pas de chez nous.

— J'y ai déjà pensé, expliqua Millox. J'ai demandé au responsable des voies navigables s'il était possible qu'un corps flotte assez longtemps pour provenir d'une autre commune que la nôtre. Il m'a assuré que c'était tout à fait faisable. En gros, le fleuve finit sa course chez nous, mais il trouve sa source en Belgique.

— Tu penses à la Belgique ? D'aussi loin ?

— En tout cas je ne le souhaite pas, souffla-t-il en s'adossant de nouveau à son siège.

Guillaume grimaça.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Tu ne connais pas les Belges ?

— À vrai dire, non. Je n'y suis même jamais allé.

— OK, alors fais-moi plaisir, va dans un vidéo-club et loue *C'est arrivé près de chez vous*. Si tu arrives à le regarder jusqu'au bout, tu comprendras comment sont les Belges. Imprévisibles, têtus, compliqués... A contrario, en un instant, ils peuvent devenir complètement cons et en rire. C'est juste une bande de tarés. Des tarés qui osent tout.

Après avoir replacé la housse mortuaire dans l'un des compartiments de la salle réfrigérée, Emmanuel, l'assistant, empoigna pour lui une bouteille d'eau en plastique, mais également deux verres à vin qu'il remplit au cubi d'un rouge bon marché. Il s'approcha ensuite de son collègue et de l'adjudant et tendit un verre à chacun.

— Désolé de vous interrompre. De quoi parliez-vous ?

— Du morceau de bidoche, lança Guillaume.

— Si vous voulez mon avis, reprit Emmanuel, et ça ne reste que mon avis, ça ne fait que commencer.

L'adjudant posa son verre sur l'une de ses jambes et tourna la tête vers son nouvel interlocuteur.

— Pourquoi dis-tu ça ? Pour ma part, ça ressemble plus à un gars qui a voulu se débarrasser d'un corps en le découpant en petits morceaux.

— C'est bien sûr une possibilité, répondit-il. J'espère même que ce sera le cas, mais pour moi, c'est un peu trop net pour que le but soit uniquement de morceler un corps. On verra le rapport de l'institut, mais je pense que c'est fait à la main. Ça a dû prendre du temps et les découpes n'ont pas l'air d'être spécialement bâclées.

Installé entre le gendarme et son assistant, Guillaume acquiesçait.

— Je partage ton analyse, confirma Garrot, et j'irai même plus loin : comme un bon élève, je pense qu'il apprendra de ses erreurs.

5

27 février 1996
Montiry (Belgique)

La perfection.

Belle, discrète, propre, les arguments ne manquaient pas. Il la voulait.

— Je vais la prendre.

Iris Malengreaux, employée au sein de l'agence immobilière Century 21, écarta les bras à l'horizontale.

— Parfait. Avez-vous les fonds pour la garantie locative ?

L'étonnement marqua son visage.

— Dans le cas contraire, assura-t-il, je ne la prendrais pas.

Elle posa une main sur son avant-bras, juste un instant, comme pour le rassurer.

— Ne le prenez pas pour vous, je suis obligée de poser la question parce que cela devient rare, dans la région. Trois mois d'avance, ce n'est pas rien.

— Je comprends, mais ne vous inquiétez pas, rétorqua-t-il en s'approchant assez d'elle pour apprécier Coco de Chanel, un parfum qui lui rappela instantanément de bons souvenirs. Je ne voudrais pas me la jouer vieux garçon, mais ça fait quelques années que je suis reparti vivre chez mes parents. Mon ex-copine n'a plus voulu de moi, vous imaginez ? Je devais donc retrouver un toit, se justifia-t-il, et j'ai choisi la facilité. Comme souvent, au début, on se dit que c'est temporaire, puis on se plonge corps et âme dans son travail, et les mois passent comme des jours.

Il la toisa avant de poursuivre.

— À vous regarder, je parie que « se faire larguer », dit-il en mimant des guillemets, ne fait pas partie de votre vocabulaire. Je me trompe ?

Flattée, la jeune femme esquissa un sourire.

— En réalité, si. On ne dirait pas, mais j'ai déjà une bonne expérience de la vie. Donc, ajouta-t-elle, si je lis entre les lignes, c'est parce que vous avez retrouvé quelqu'un que vous vous installez ici ?

L'homme secoua la tête.

— Pas du tout, je suis loin d'avoir autant de succès que vous, minaуда-t-il. J'avais seulement besoin de retrouver ma liberté. Faire ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie et surtout (*il marqua une pause pour capter encore plus son attention*) avec qui j'en ai envie.

Tout à coup, devant ce regard devenu insistant, la mine de la jeune femme changea. Elle le trouvait sans aucun doute charmant, mais à force de rencontrer des hommes lui faisant du gringue

à chaque visite, son mécanisme de défense se déclenchait rapidement. Abandonnant Iris pour redevenir l'agent immobilier Malengreaux, elle reprit un air sérieux et coupa court.

— Parfait, dans ce cas, éluda-t-elle, je vais chercher les papiers.

Il comprit tout de suite.

En l'espace d'une inspiration, alors qu'elle avait fait volte-face, il modifia son masque social.

Depuis le salon, il l'examina se diriger vers la porte d'entrée de la maison, là où elle avait abandonné sa serviette au logo de l'agence. Il détailla ses fesses rebondies dans l'alignement de sa taille de guêpe ainsi que sa chevelure brune coiffée de manière à laisser apparaître la naissance de sa nuque, délicate et fragile.

Il se projeta soudain. Lentement, il se tourna vers le fond du jardin, et les deux garages qui s'y trouvaient. Sans peine, il s'imagina y garer sa voiture en marche arrière, ouvrir le coffre, déplacer l'immense trappe et descendre dans la cave qui lui était entièrement réservée.

Le son des talons contre le carrelage gris coupa court à sa rêverie. Il pivota sur lui-même, comme si ses chaussures étaient vissées au sol.

Surprise par la nouvelle expression de son client, l'agent immobilier stoppa net sa progression.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle. Vous n'avez pas l'air bien. Une préoccupation particulière ?

— Non, réfuta-t-il, tout va bien. Ce sont les papiers ?

Malengreaux acquiesça. Elle sortit les documents de sa serviette, les pinça sur une fine tablette métallique et les lui présenta. Des autocollants en forme de flèches rouges marquaient les pages qu'il devait parapher, tandis que les verts pointaient les cadres dédiés à une signature complète.

Des effluves de Coco s'insérèrent dans ses narines tandis qu'il parcourait les papiers. Il renifla discrètement. Des images lui revenaient. Son visage retrouva l'innocence qu'il avait en arrivant. L'agent immobilier s'en rendit compte et ne sut qu'en penser. Il lui tardait surtout d'en finir ; instinctivement, elle regarda sa montre.

Son geste la trahit : son client ralentit la lecture du contrat de location. Simplement pour lui montrer qui dirigeait. Lorsqu'il atteignit la clause sur la colocation des garages, il leva les yeux vers elle.

— Vous m'aviez pourtant garanti que personne d'autre que moi n'aurait accès ni aux garages ni à la cave, râla-t-il.

— Tout à fait, assura Malengreaux.

— Pourquoi cette mention, dans ce cas ?

Elle se pencha vers le document pour comprendre l'objet de sa question. Il en profita pour glisser ses doigts le long de ses cheveux, de haut en bas, les frôlant juste assez pour en apprécier la douceur. Lorsqu'il parvint à hauteur de sa nuque, il ouvrit la main, prêt à la resserrer.

Il prit une longue inspiration.

Elle pourrait faire l'affaire, même si elle n'est pas parfaite, songea-t-il, mais peut-être que quelqu'un sait qu'elle est ici.

Remerciements

Le livre que vous tenez entre vos mains n'existerait pas sans l'intervention de plusieurs personnes, dont beaucoup sont restées dans l'ombre. Cet amas de feuilles emplies de caractères et reliées entre elles est le fruit d'un auteur, bien évidemment, mais aussi de correcteurs, d'un éditeur, d'un diffuseur et de libraires. Une chaîne indispensable pour permettre aux lecteurs de s'évader quelques heures hors de leur routine.

Inspirée de faits réels, cette histoire a demandé également de longues recherches sur les réseaux, forums et autres sites en libre accès ; un vrai travail de cartographie pour que Montiry existe à vos yeux, que lecteurs et personnages s'y créent des repères ; et un recoupement de tous les éléments disponibles, grâce aux informations collectées auprès de professionnels ou d'amateurs du genre. Bref, des méthodes d'investigation qui ne sont pas sans rappeler une véritable enquête.

Un travail éminemment collectif, donc, pour lequel je tiens à remercier ici les intervenants suivants :

Le Squale, qui se reconnaîtra.

Les auteurs de reportages vidéos et écrits sur le sujet.

Les journalistes de l'époque.

Celles et ceux m'ayant permis d'utiliser leurs noms et prénoms.

Sévérine Clément (Mot à Mots) pour ses corrections.

La maison d'édition Hugo Thriller et plus particulièrement Bertrand Pirel ainsi que son équipe.

Les équipes de diffusion et de distribution, qui ont permis de mettre à disposition ce livre.

Les libraires, derniers gardiens de sanctuaires où la liberté prend forme.

Et enfin, les plus importants, vous qui avez tourné les pages jusqu'à lire ces dernières lignes.

Merci infiniment à toutes et tous pour votre confiance.

Jack